

Le mobilier du Bas-Languedoc

A l'ouest du Rhône, le protestantisme a laissé sa marque sur le mobilier. Côté Méditerranée, il balance entre une version assagie du style provençal et l'émergence de traits propres qui s'expriment à travers les armoires à figuration.





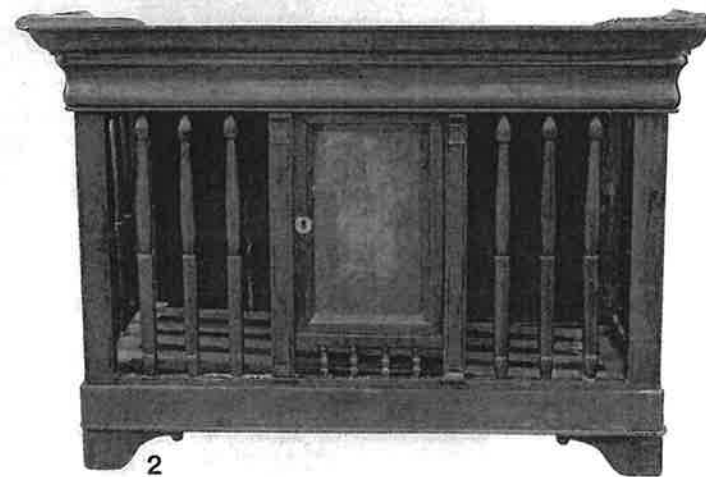
1

1 et page d'ouverture. L'armoire dite de Sumène répond à une construction stricte, véhiculée par les menuisiers protestants au XVII^e siècle. Le bâti fait appel à la seule ligne droite et le décor y est retenu. Le visage d'angelot, une figure ornementale appréciée en Languedoc, est présente sous l'entablement de nombreuses corniches. A huit panneaux, cette armoire se complète de panneaux intercalaires plus petits, tous portant des motifs disposés symétriquement. Coll. Château de Flaugergues.

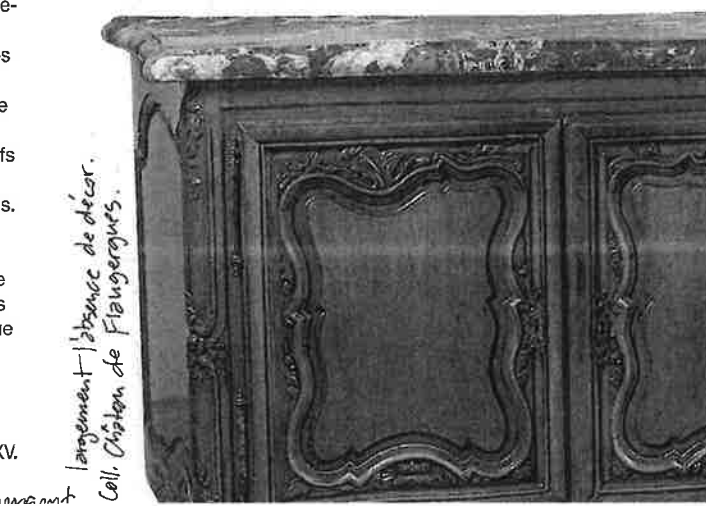
2. Dans sa version languedocienne, la panetière rejette le décor et les bobèches des modèles provençaux. Epoque Louis-Philippe. Frédéric Babon, antiquaire.

3. Très répandue, l'encoignure adopte le style Louis XV. Souvent de petite taille, ses proportions élégantes rappellent

largement l'ébénisterie de décor. Coll. Château de Flaugergues.



2



5

L'étendue du Languedoc pose toujours un problème lorsqu'il s'agit de définir la typologie de son mobilier car, du Rhône à la Garonne, la différence est de taille entre celui rencontré vers Toulouse, où les marqueteurs hollandais ont laissé trace de leur passage, vers Nîmes, où il est encore dans la mouvance provençale, dans les Cévennes, où le protestantisme et la vie pastorale ont imprimé leur singularité, ou celui des confins de la Catalogne et du Massif central. Encore faut-il dans ce mobilier pluriel saisir les nuances et naviguer prudemment entre les incertitudes, car nous sommes ici sur la terre de toutes les influences. Affaire d'administration plus que de géographique, le Languedoc divise son intendance en deux généralités (circonscriptions financières) au XVII^e siècle, la partie aquitaine revenant à Toulouse, la partie méditerranéenne revenant à Montpellier. Ici, entre la Camargue et les Garrigues, qui empiètent sur les contreforts cévenols, le mobilier est d'un caractère incertain. Il n'y a qu'un fleuve à franchir pour poser le pied dans cette Provence avec qui la fraternité des cultures est telle que la confusion règne bien souvent entre mobilier provençal et mobilier languedocien. S'influçant réciproquement, ils puisent leur inspiration aux mêmes sources, notamment à celle des arts italiens. Sous la Renaissance, Montpellier est décrite comme une ville raffinée, ouverte aux idées, et où la noblesse mène une vie luxueuse. Sous son influence, le Bas-Languedoc ne manque pas de regarder vers la Toscane.



4

Un genre bien spécifique de meubles s'est néanmoins imposé en Bas-Languedoc. Le Gard et l'Hérault dans leurs limites cévenoles en furent les grands centres. Tous ces meubles répondent au même principe : une structure rectiligne entièrement couverte d'un décor sculpté, où la figuration occupe une large place. En 2000, le musée du Vieux-Nîmes a marqué son entrée dans le nouveau millénaire avec une exposition consacrée à ces armoires que l'on dit bibliques, protestantes, languedociennes ou de Sumène. Un titre qui résume les interrogations levées sur le sens de leurs décors, leurs origines et leurs auteurs. On les a dites armoires de sacristie, bien que la plupart aient été trouvées dans les châteaux. Leur concentration en terre protestante leur a valu la dénomination d'armoires huguenotes, parfois d'armoires cévenoles. Enfin, c'est dans les années 1940 qu'à la suite de premières études naît l'appellation d'armoires de Sumène, celle de l'église Notre-Dame faisant référence. Pourtant Ganges, Nîmes, Sommières, Saint-Hippolyte et Pézenas, la ville de Molière, en détiennent

4. Superbe commode galbée, sculptée sur toutes ses faces. Des traces de peintures révèlent peut-être une polychromie à l'origine. Motifs auriculaires du style Rocaille, XVIII^e siècle. Un mobilier d'esprit comparable existe à l'Académie royale des sciences de Montpellier.

Coll. Musée de Vulliod-Saint-Germain.

5. Dans l'esprit des tables à gibier, l'enfilade, dotée d'un épais plateau de marbre, orne la salle à manger du château à partir du règne de Louis XV. Coll. Château de Flaugergues.

Plus anciens que le poterie vaselle, les urnes à usage domestique faisaient la fierté des instituteurs les plus simples. (Coll. Musée de Vulliod-Saint-Germain, Pézenas)

Bien à carreaux

Les Languedociens ont nourri jusqu'à la fin du XVIII^e siècle un véritable engouement pour des carreaux bleu et blanc affichant un air de parenté avec ceux des Pays-Bas. On suppose que l'architecte Charles Daviller, qui supervisa les travaux de l'arc de triomphe du Peyrou, joua un rôle dans leur introduction car il en fut retrouvé dans la plupart des demeures où il eut à intervenir. La Manufacture royale, dirigée par Jacques Olivier, et l'Atelier Boissier en furent les deux principaux centres de fabrication. Ils se distinguèrent par un décor charmant, partageant entre une veine figurative, avec des paysages à la chinoise et des personnages caricaturaux, et une inspiration géométrique. Ces carreaux du début XVIII^e siècle en offrent un bel aperçu. Collection du Château de Flaugergues.



Anduze, le vase royal

L'histoire du vase d'Anduze, devenu symbole d'élégance et de tradition, est liée à l'apparition de la mode des Orangeries. Tout près de Montpellier, on fabrique dès le XVIII^e siècle de grandes poteries destinées à recevoir les précieux pieds d'orangers, que l'hiver venu on met à l'abri. Anduze se démarque dès lors du reste de la production de vaisselle domestique (la classique terraille, et gagne ses lettres de noblesse. La forme ventrue et évasée de ces vases, leurs aspérités vertes ou brunes et leurs guillemés en relief les rendent identifiables du premier coup d'œil. Aux noms de Boissel, Gaultier, Troubat, Bourguet, Coulié figurent sur les cartouches à succéder celui de La Madonnie qui perpétue cette fabrication d'exception. Pour rendre hommage à ce savoir-faire la ville a récemment pris l'initiative de les introduire dans les rues du centre historique. Poterie de la Magdelaine, www.poterie.com Vase d'Anduze du XIX^e s. Musée du Vieux Nîmes.



Boutis, ouvrage divin

Il en est de blancs comme la neige qui selon Mistral « ressemblent à un pré dont le givre broda de blanc les feuilles et les pousses ». Il en est de colorés qui dentellent l'impression de se rouler dans un champ de fleurs en été. Tous ont en commun d'avoir été les ouvrages anonymes et patients de nombreuses générations de femmes. La transmission de cette technique d'origine italienne s'est tout naturellement faite de la Provence au Languedoc. A Montpellier, comme à Marseille, on pratique l'art de sculpter le tissu en ronde-bosse depuis que les toiles des Indes ont fait leur apparition. Dans un souci d'économie, l'ingéniosité féminine est allée jusqu'à réaliser des avers aussi beaux que l'endroit et à reconverter, jusqu'au point de non retour, ces petits morceaux de bravoure qui finissaient leur vie sur la poussette d'un enfant. Fontfretuche, 10, av. de Verdun, 34120 Pézenas. Tél. : 04 67 98 93 05.



Ils tiennent la barre

En particulier sur le littoral languedocien, on a affecté ce dispositif simple qui permettait d'approcher les couvercles et autres ustensiles de cuivre. Ainsi



6. Commode en noyer du XVIII^e siècle, à l'origine couverte d'un marbre rouge, provenant de la région située entre Uzès et Montpellier. Dans la traverse, motif de pivovine. Galerie du Peyrou.

7. Le nom de limande dit tout du volume extraplat de ce type de meuble, destiné à être encastré entre deux autres, les côtés restaient dans leur état brut. Epoque Louis XIV. Christian Graff, antiquaire.



7

Où voir et acheter ce mobilier

- Château de Flaugergues, 1744, av. Albert-Einstein, 34000 Montpellier. Tél. : 04 99 52 66 37.
- Château de La Mogère, 2235, route de Vauguières, 34000 Montpellier. Tél. : 04 67 65 72 01.
- Christian Graff, 24, av. du Maréchal-Leclerc, 34120 Pézenas. Tél. : 04 67 98 19 45.
- Franck Duquesne, 51, rue Conti, 34120 Pézenas. Tél. : 04 67 90 00 23.
- Frédéric Babon, 52, rue Conti, 34120 Pézenas. Tél. : 04 67 98 98 16.
- Galerie du Peyrou, 17, rue du Palais-des-Guilhem, 34000 Montpellier. Tél. : 04 67 66 15 78.
- Georges Varon, 8, rue Coquille, 34090 Montpellier. Tél. : 04 67 60 26 72.
- Musée de Vulliod-Saint-Germain, 3, rue Albert-Paul-Aillès, 34120 Pézenas. Tél. : 04 67 98 90 59.



8. Il semble qu'autour de Pézenas les menuisiers se soient exprimés avec plus de facilité, tant au niveau des formes que du décor. Ici, un fronton ajouré comme une dentelle donne à l'armoire son aspect puissamment architecturé. Le décor est fait de chimères et de rinceaux. Musée de Vulliod-Saint-Germain.

9. L'usage de la table à gibier était assez répandu dans les demeures aisées.

Pour leur plateau, il était bien sûr fait appel aux marbres locaux. Celui de couleur rouge, qui assurait un contraste heureux avec le noyer, était tout particulièrement apprécié. Coll. Château de La Mogère.

10. Petit bahut à corps décalés d'esprit Renaissance. Très couvrant, son décor se répartit sur les panneaux et le bâti faisant la part belle au végétal. XVII^e siècle. Musée de Vulliod Saint-Germain.



10

aussi. Il reste donc bien difficile d'établir les liens qui donneraient une carte d'identité à ces grands et beaux meubles, assimilables en qualité à ceux des écoles de Fontainebleau ou de Sambin. Car, bien que fabriqués au XVII^e siècle, leur décor est nettement d'inspiration Renaissance. Sumène, situé entre Provence et Gévaudan, est un bourg important et prospère au moment de la Réforme. Ici le travail du bois est un art. Si ses tonneliers sont réputés, ses menuisiers et ses sculpteurs le sont encore davantage. Inventoriées sous le nom de déshabilleurs ou de garde-robes, il semble que les armoires empruntent certains éléments du décor à la majolique italienne et à la gravure flamande. Sur les panneaux et toujours par nombres multiples de quatre, les sculpteurs ont retracé les épisodes les plus symboliques de la Bible et de la mythologie. Ces théâtrales armoires, qu'un fronton triangulaire ouvragé peut compléter, ont des homologues au décor simplifié, tout aussi caractéristiques. Ce sont des armoires, mais aussi des buffets à deux corps, desquels la figuration disparaît et dont le bâti et les panneaux, parfois jusqu'à douze, conservent la constance du décor de feuilles d'acanthos, de têtes d'angelots, de figures grotesques et de chimères. De même que certains ont vu dans cette inspiration un apport de sculpteurs et de menuisiers des Pays-Bas, l'extinction de cette production à laquelle on assiste vers 1685, trouve une explication possible dans les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes qui oblige les tenants

de cette profession majoritairement gâtés à la Réforme, à expulser leur savoir-faire vers des régions moins hostiles. Avec l'aménagement...



Entre senton et saint-dam, la distinction ne tient qu'à la taille. De la Provence au Languedoc, les deux ont joui d'une popularité sans réserve. Bien souvent sorti du contexte de la creche qui est le sien à l'origine, tout ce petit monde fait partie du quotidien. Si en Languedoc, le senton d'argile d'Autagne, de Marseille ou d'Aries pénètre sur les toires et dans les foyers, y figurent également ceux des quelques rares petits santonniers locaux. Musée de Vulliod-Saint-Germain, Pézenas.

Faïence médicinale

Au nombre des plus importants centres médicaux d'Europe, Montpellier a développé des activités pharmaciennes. A partir du XVII^e siècle s'implantent des manufactures qui trouvent ici un appréciable débouché. D'abord sous l'influence de centres européens comme Delft ou Nevers, elles élaborèrent par la suite un style qui leur est propre. Au décor polychrome se substitue un décor monochrome dominé par le bleu, le noir et le violet de manganèse. Des pots pharmaceutiques et médicinaux, la production s'étend bientôt à la vaisselle et aux carreaux. Le décor à fond jaune ne se reprendra qu'au XVIII^e siècle, peu avant l'arrêt de la production. Faisant appel à un registre sobre, dominé par le végétal et les mascarons, le dessin assume ses emprunts à la grammaire architecturale de son temps. Ci-dessus un grand pot destiné à la pharmacie de Pézenas. Montpellier XVIII^e siècle. Coll. Musée de Vulliod-Saint-Germain, Pézenas.



En gardant les troupeaux



Jusque vers 1914, les bergers, qui des Ganags faisaient transhumier leurs troupeaux sur les hauteurs cévenoles, occupaient au mieux qu'ils pouvaient le temps de cette solitude obligée. Ils confectionnaient de menus objets graves, des tabatières, des coffrets ou des coffrets pour leurs moutons, les couvrant de ces motifs géométriques communs aux civilisations pastorales, faciles à tracer à l'aide du plus sommaire des compas et à graver à la pointe du couteau. Musée cévenol, rue Carquieres, 30120 La Vigne. Tél. : 04 67 81 06 86.

Décorticage en règle

Les Cévennes ont fourni le littoral en bois de châtaignier. Aussi, si la plupart des meubles étaient en noyer, les fonds et parfois les côtés étaient en châtaignier. La culture de ce fruit a également donné lieu à la fabrication de quelques rares objets utilitaires. Ni instruments de torture, ni accessoires de fakir, les « soles », ces étranges chaussettes en bois et en métal, aux semelles hérissées de pointes à crans, servaient à débarrasser les fruits de leur bogues piquantes. Une manière d'éviter de se mettre les mains en sang et d'économiser l'effort. Musée des Vallées cévenoles, 95, Grand Rue, 30270 Saint-Jean.



lui permettra d'aider ses amis, dont Manet et Renoir. Il revient chaque été dans la propriété familiale de Méric et, au fil des années...



Musée Fabre Montpellier, photo Frédéric Jaumes

Jean Hugo (1894-1984)
L'imposteur, tempera sur bois.

C'est un lourd héritage spirituel que d'être l'arrière-petit-fils de Victor Hugo et d'en porter le nom. Cependant Jean Hugo tire son épingle du jeu en se forçant une personnalité multiple. Très tôt il s'adonne à la peinture en autodidacte, affichant une nette préférence pour la gouache. Par l'intermédiaire de Jean Cocteau, il côtoie les membres du Groupe des Six et, du monde littéraire qui est le sien, étend ses amitiés à celles des musiciens, des compositeurs, des chorégraphes. Au contact de Satie, de Stravinsky, de Puccini, de Diaghilev et de ballets. Se tournant vers la religion, il se retire à Lunel au Mas de Fourques et se fait l'illustrateur de nombreux écrivains, en particulier Péguy et de Max Jacob dont il partage l'élan mystique.



Musée Fabre Montpellier, photo Frédéric Jaumes

Frédéric Bazille (1841-1870)
Les remparts d'Aigues-Mortes, huile sur toile.

La guerre de 1870 qui lui coûte la vie privera le monde artistique d'un peintre dont le talent était en pleine évolution. Dans la bourgeoisie montpelliéraine du milieu du XIX^e siècle, il est de bon temps de faire sa médecine. Frédéric Bazille devra s'y plier mais saisira aussi le prétexte pour monter à Paris, où il fréquente l'atelier de Gleyre autant que l'académie. Il partagera son premier atelier avec Claude Monet et ses amis, dont Manet et Renoir. Il revint lui permettra d'aider ses amis, de Méric et, au chaque été dans la propriété familiale de Méric et, au

Max Leenhara (1853-1941)
Comme nombre de jeunes artistes, Cabanel a reçu l'enseignement de Michel Maximilien Leenhart, dit Max, de Montpellier. Il quitte donc les Beaux-Arts en 1878 à 1925, il sera l'une des figures les plus présentes lors des salons, où il expose des paysages éblouants au cours de ses voyages en Grèce, en Turquie, en Italie et en Égypte. Ses portraits montrent un artiste prêt à se détourner de la voie académique en dépit de l'admission qu'il voue à son maître. Sa carrière oscille entre son atelier de Montparnasse et celui de Montpellier. Le décès de son épouse le conduit à revenir dans son pays natal. Retiré à Clapiers, la nature languedocienne lui offre une alternative paisante contrastant avec la révolte qui transparait à travers certaines œuvres. La sculpture lui sera un autre exutoire.



Musée Fabre Montpellier, photo Frédéric Jaumes

Alexandre Cabanel (1823-1889)
Portrait de Georges d'Albenas.



Musée Fabre Montpellier, photo Frédéric Jaumes

Alexandre Eugène Castelnau (1827-1894)
La Charucua, huile sur toile.

C'est un portrait représentant des peintres officiels du Second Empire qui fait triompher l'académisme. Sa carrière est féconde et précède puisque ce peintre, né à Montpellier, accède au Prix de Rome à l'âge de vingt-deux ans. Ses sujets sont classiques, le religieux et la mythologie y ont une place de choix. Appelé à réaliser le portrait de l'Empereur, qui voue la plus haute estime à son talent, il est amené à fixer les traits des personnes en vue de médailles et décors pour l'Hôtel de ville de Paris. Elu membre de l'Institut de France et Lebarbier et Horace Vernet, Alexandre Cabanel fera référence chez les jeunes artistes qui bénéficieront à partir de 1863 de son enseignement aux Beaux-Arts.

Alexandre Eugène Castelnau (1827-1894)
Ses œuvres sont présentes dans les musées de Sète et de Montpellier à travers des paysages minces de genre, comme dans ce tableau représentant une scène de genre, comme tant un berger languedocien menant son troupeau à travers la garrigue. Les bords de l'Hérault ou les rives du Lez lui sont une source d'inspiration intarissable.



Musée Fabre Montpellier, photo Frédéric Jaumes



Photos Marie-Lys Hogenmüller, sauf mentions contraires

du Peyrou, Louis XIV donne à Montpellier les attributs d'une ville royale. Tout autour, les proches du pouvoir central érigent des hôtels particuliers. Il suffit de pénétrer dans l'un d'eux, d'admirer la profusion de gysseries qui s'étaient sur les murs des pièces d'apparat, pour mesurer est à l'avant, marqué par les lignes souples du style Louis XV dont la pénétration en Languedoc se fait par le biais de la Provence. L'arsenal de Toulon fournit d'ailleurs à Montpellier quelques bons sculpteurs sur bois. Ce style fait également son entrée dans les superbes folies construites en plâtres et agrémentées de jardins à la française. Les éléments identifiants sont rares. Néanmoins à Montpellier, la rose, gement du décor et l'armoire ne présente pas de surcharge tapageuse. Le Languedoc méditerranéen reprendra à son compte l'usage de la panetière à barreaux, sans lui donner toutefois l'aspect fleuri qu'il prend sur la rive opposée du Rhône. En pays protestant, la nuance dans la mesure fait toute la différence.



12. Réalisée en petites séries, la chaise palissade à dossier en médallion Sumène et Ganges, se rencontre en proportion dans nombre d'intérieurs sous l'Empire. L'Algè impérial a souvent été ponctuel au centre des huit panneaux de façade du motif central. Coll. Château de La Mogère.

13. L'assise basse de cette petite chaise palissade répond au curieux nom de « maillocheuse » qui lui vient de son usage. C'est en effet sur ce type de chaise que s'asseyait la maman pour emmailloter son bébé. Georges Varon, antiquaire.

14. Avec ses 2,70 mètres, cette armoire en noyer massif traduit l'attrance de la région pour les meubles de stature élancée qu'on aime à mettre bien en vue. Le décor d'interprétation Louis XV en revanche est contenu, l'unique fantaisie. Région de Pézenas, XIX^e siècle. Franck Duquesne, antiquaire.



11. Les bahuts à deux séries, la chaise palissade à dossier en médallion Sumène et Ganges, se rencontre en proportion dans nombre d'intérieurs sous l'Empire. L'Algè impérial a souvent été ponctuel au centre des huit panneaux de façade du motif central. Coll. Château de La Mogère.

traduisent un attachement tardif pour le registre Renaissance. Coll. Château de Flaungergues.



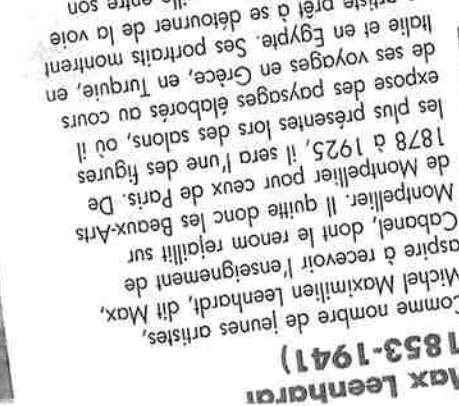
Jean Hugo (1894-1984)
L'imposteur, tempera sur bois.

C'est un lourd héritage spirituel que d'être l'arrière-petit-fils de Victor Hugo et d'en porter le nom. Cependant Jean Hugo tire son épingle du jeu en se forgeant une personnalité multiforme. Très tôt il s'adonne à la peinture en autodidacte, officiant une nette préférence pour la gouache. Par l'intermédiaire de Jean Cocteau, il côtoie les membres du Groupe des Six et, du monde littéraire qui est le sien, étend ses amitiés à celles des musiciens, des compositeurs, des chorégraphes. Au contact de Satie, de Max Jacob, de Picasso, de Diaghilev et de Stravinsky, il se fera tout à tour peintre, dessinateur, décorateur de théâtre et de ballets. Se tournant vers la religion, il se retire à Lunel au Mas de Fourques et se fait l'illustrateur de nombreux écrivains, en particulier de Réguy et de Max Jacob dont il partage l'élan mystique.



Frédéric Bazille (1841-1870)
Les remparts d'Aigues-Mortes, huile sur toile.

La guerre de 1870 qui lui coïncide la vie privera le monde artistique d'un peintre dont le talent était en pleine évolution. Dans la bourgeoisie montpelliéraine du milieu du XIX^e siècle, il est de bon temps de faire sa médecine. Frédéric Bazille devra s'y plier mais saisira aussi le prétexte pour monter à Paris, où il fréquente l'atelier de Clérey autant que la faculté. Il partagera son premier atelier avec Claude Monnet Fils d'un viticulteur sénateur de l'Hérault, son confort financier lui permettra d'aider ses amis, dont Manet et Renoir. Il revêt chaque été dans la propriété familiale de Méric et, au



Max Leenhardt (1853-1941)

Comme nombre de jeunes artistes, Michel Maximilien Leenhardt, dit Max, aspire à recevoir l'enseignement de Cabanel, dont le renom rejoillit sur de Montpellier pour ceux de Paris. De 1878 à 1925, il sera l'une des figures les plus présentes lors des salons, où il expose des paysages éblouissants au cours de ses voyages en Grèce, en Turquie, en Italie et en Egypte. Ses portraits montrent un artiste prêt à se détourner de la voie académique en dépit de l'admiration qu'il voue à son maître. Sa carrière oscille entre son opaisante contrastant avec la révolte qui transparait à travers certaines œuvres. La sculpture lui sera un autre exutoire.



Alexandre Cabanel (1823-1889)
La Chiarruccia, huile sur toile.

C'est un portrait représentatif des peintres officiels du Second Empire qui fait triompher l'académisme. Sa carrière est féconde et précoce puisque ce peintre, né à Montpellier, accède au Prix de Rome à l'âge de vingt-deux ans. Ses sujets sont classiques, le religieux et la mythologie y ont une place de choix. Appelé à réaliser à fixer les traits des personnes en vue de médailles et décors pour l'Hôtel de ville de Paris. Elu membre de l'Institut de France au Lebarbier et Horace Vernet, Alexandre Cabanel fera référence chez les jeunes artistes qui bénéficieront à partir de 1863 de son enseignement aux Beaux-Arts.



Alexandre Eugène Castelnau (1827-1894)

Ses œuvres sont présentes dans les musées de Sète et de Montpellier à travers des paysages mince de genre, comme dans ce tableau représentant un berger languedocien menant son troupeau à travers la garrigue. Les bords de l'Hérault ou les rives du Lez lui sont une source d'inspiration inépuisable.



11. Les bahuts à deux corps, produits entre Sumène et Ganges, se rencontrent en proportion moindre que les armoires. La répartition du décor impérial a souvent été l'un des thèmes favoris du motif central. Coll. huit panneaux de façade ponctuel au centre des armoires. L'Algie sous l'Empire. L'Algie ajoutée à fait son entrée dans nombre d'intérieurs à dossier en médaillon séries, la chaise paillee

12. Réalisée en petites armoires, la chaise paillee à dossier en médaillon ajoutée à fait son entrée dans nombre d'intérieurs sous l'Empire. L'Algie impérial a souvent été l'un des thèmes favoris du motif central. Coll. huit panneaux de façade ponctuel au centre des armoires. L'Algie sous l'Empire. L'Algie ajoutée à fait son entrée dans nombre d'intérieurs à dossier en médaillon séries, la chaise paillee

13. L'assise basse de cette petite chaise paillee répond au curieux nom de « mailleuca » qui lui vient de son usage. C'est en effet sur ce type de chaise que s'assoyait la maman pour emmailloter son bébé. Georges Varon, antiquaire.

14. Avec ses 2,70 mètres, cette armoire en noyer massif traduit l'attrance de la région pour les meubles de stature élancée qu'on aime à mettre bien en vue. Le décor d'interprétation Louis XV en revanche est contenu, des rameaux d'olivier sont l'unique fantaisie. Région de Pézenas, XIX^e siècle. Franck Duquesne, antiquaire



Photos Marie-Lys Hogenmüller, sauf mentions contraires.

mesure fait toute la différence. sur la rive opposée du Rhône. En pays protestant, la nuance dans la panetière à barreaux, sans lui donner toutefois l'aspect fleuri qu'il prend Le Languedoc méditerranéen reprendra à son compte l'usage de la qui fleurit sur la falaise de l'époque, se retrouve dans le décor sculpté. Les éléments identifiants sont rares. Néanmoins à Montpellier, la rose, gement du décor et l'armoire ne présente pas de surcharge tapageuse. rocaille ne se différencient de leur jumelle provençale que par un alle-comptes. La table à gibier, la console et la commode à décor ajouté de hôtels particuliers qu'habitaient en ville les conseillers à la Cour des Le mobilier y diffère peu de celui de l'hôtel du Gouvernement ou des construites en plâtres et agrémentées de jardins à la française. bois. Ce style fait également son entrée dans les superbes folies de Toulon fournit d'ailleurs à Montpellier quelques bons sculpteurs sur pénétration en Languedoc se fait par le biais de la Provence. L'arsenal est à l'avant, marqué par les lignes souples du style Louis XV dont la le luxe dans lequel vit cette classe sociale au XVIII^e siècle. Le mobilier y gympeseries qui s'étaient sur les murs des pièces d'apparat, pour mesurer tout autour, les proches du pouvoir central font ériger des hôtels par-ticuliers. Il suffit de pénétrer dans l'un d'eux, d'admirer la profusion de du Peyrou, Louis XIV donne à Montpellier les attributs d'une ville royale.

Le vent d'Amérique souffle sur la France

■ On connaît la part prise par la France dans la lutte pour l'indépendance des États-Unis. S'établit alors, de part et d'autre de l'Atlantique, un courant de sympathie mutuelle qui contribua à la préparation des événements de 1789.

PAR PHILIPPE PARROY

Enfin victorieuse grâce à l'intervention française, l'insurrection des treize colonies britanniques va profondément influencer le cours des événements qui vont conduire à la Révolution de 1789.

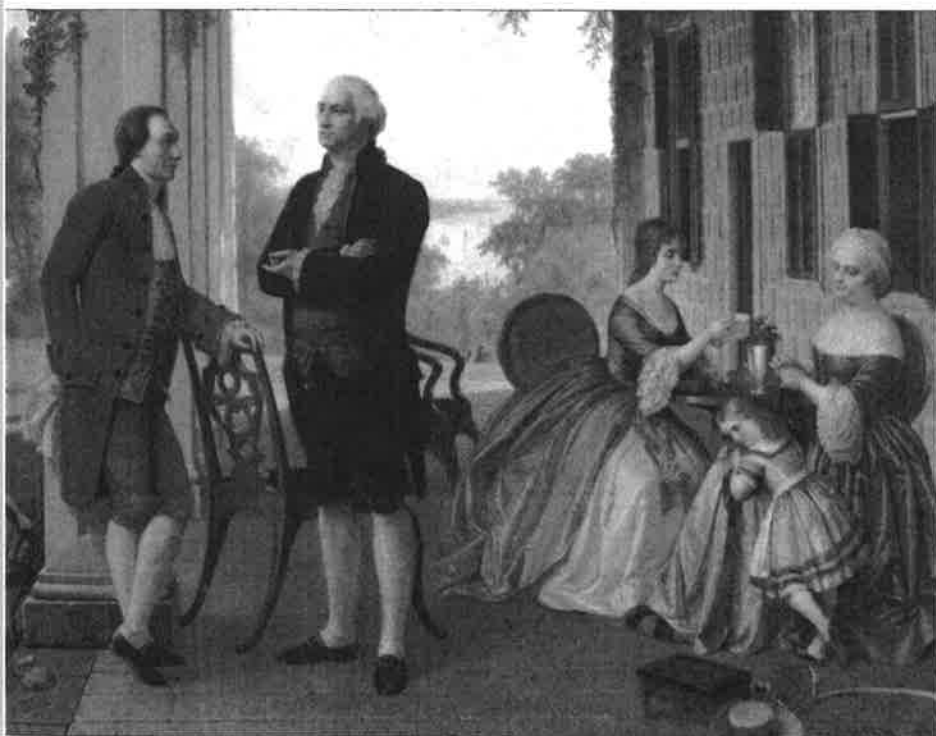
C'est au sein du corps expéditionnaire commandé par Rochambeau – dont l'intervention fut décisive pour assurer la victoire des insurgés américains – que se recrutèrent

tout d'abord les partisans les plus enthousiastes de la jeune république d'outre-Atlantique. Pour le chevalier de Chastellux, proche des Orléans et champion en France de l'idée du Progrès, George Washington inspire « l'idée d'un ensemble parfait ». Comme lui, de nombreux officiers ont admiré cette jeune nation qui les a chaleureusement accueillis en libérateurs. Influencés par les Lumières, adeptes pour beaucoup de la franc-maçonnerie, ils rêvent d'une révolution pacifique, du règne de l'égalité des citoyens et du triomphe de la vertu naturelle, telle que l'imaginaient les

lecteurs de Rousseau. Un jeune commerçant français, Joseph Mandrillon, affirme alors que « les vertus des Américains, puisées dans la nature et dans la simplicité des mœurs ne sont point comme chez nous l'ouvrage de l'hypocrisie, ou celui de l'orgueil, c'est la vertu sans mélange, sans ornement. »

Quand l'Académie de Lyon propose de répondre à la question suivante : « La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ? S'il en est résulté des biens quels sont les moyens de les conserver et de les accroître ? Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ? », les meilleurs esprits, dont Chastellux et Condorcet apportent leur réponse. Tous les participants s'accordent pour affirmer que la découverte du Nouveau Monde fut un malheur car elle répandit l'intolérance et l'esclavage, mais que la révolution d'Amérique est le remède au mal dans la mesure où elle ouvre une ère nouvelle pour l'humanité. « Ô patrie des Franklin, des Washington, des Adams, qui pourrait désirer que tu n'eusses pas existé et pour eux et pour nous » s'écrie Chastellux, alors que l'abbé Genty affirme que « l'indépendance des Anglo-américains est l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur sur la terre. C'est au sein de cette république naissante que sont disposés les vrais trésors qui enrichiront le monde. »

Le marquis de La Fayette – accueilli triomphalement en Amérique, ami de Washington et de l'ambassadeur Jefferson, influent à la cour, riche, adroit à maintenir sa popularité – apparaissait comme le chef de file des partisans des États-Unis, en même temps que le dirigeant du parti « patriote ». Lors de la préparation de la constitution finalement adoptée en 1791, la



Fayette et Washington conversant à Mount Vernon. Le jeune marquis français va puissamment contribuer à l'intérêt que va susciter en France la révolution américaine. Chef de file en 1789 du parti "patriote", il ne peut pendant imposer la monarchie constitutionnelle dont il rêvait.



Benjamin Franklin lors de la signature, en 1783, du traité de Paris qui mettait un terme à la guerre entre l'Angleterre et ses colonies révoltées. Il était distinct du traité de Versailles, qui concluait la guerre franco-anglaise engagée à partir de 1778.

résidence de Jefferson vit défiler La Fayette, Dupont, Lameth et Barnave qui vinrent y définir ce que devait être le nouveau régime. Pour beaucoup des révolutionnaires « éclairés » de 1789, les événements survenus en Amérique une dizaine d'années plus tôt fournissaient un modèle auquel ils adhéraient avec enthousiasme.

Comme le signale Bernard Fay⁽¹⁾ « par opposition au monde féodal que l'on maudissait et aux institutions présentes de la France dont on n'attendait rien de bien et que l'on voulait détruire, les États-Unis, leurs principes et leur gouvernement étaient un signe de ralliement et d'espoir. On avait confiance en eux. Ils étaient une garantie de civisme pour quiconque les avaient servis ou défendus. » C'est dans cette atmosphère générale que la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen fut largement inspirée des textes comparables rédigés dans le Massachusetts et le Maryland.

Quand est connue la mort de Franklin, Mirabeau monte à la tribune de l'Assemblée et proclame que « les sciences doivent des larmes à Franklin mais la liberté, mais les Français lui en doivent surtout : cette liberté dont nous jouissons, il a contribué à nous la procurer et les étincelles de son génie brillent dans la constitution dont nous nous vantons ». ■

1. Bernard Fay, *L'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle*, Librairie Champion, 1925.

LE COMITÉ DE CONSTITUTION DE 1848

Proclamée après la chute de la monarchie de Juillet, la Deuxième République se cherche une base institutionnelle solide, démocratique, libérale, aux antipodes de feu la Charte. Elle prend par ailleurs garde de réveiller les souvenirs les plus sanglants nés de la Terreur de jadis. S'inspirer du grand large, en d'autres termes de la constitution des États-Unis, est une idée qui rassemble les suffrages.

Le comité de Constitution élu le 17 mai 1848 compte, parmi ses dix-huit membres, les figures dominantes de Barrot, Dufaure, Tocqueville, Cormenin et de son président, Marrast. « Républicains de la veille » et « républicains du lendemain », s'accordent, après les journées de juin qui font planer le danger social, sur la nécessité de bâtir un contrat national propre à rassurer le pays. Les Pères constituants, qui se fixent comme postulat le rejet du système censitaire et le refus d'un exécutif collégial, s'inspirent tour à tour de deux modèles : celui issu de la Révolution, qui a le défaut de traîner à sa suite, dans l'imaginaire commun, une part d'instabilité et de violence, et celui, consensuel, de la sereine et pérenne démocratie américaine, bien connue de Tocqueville. Il a en outre le mérite de rappeler le rôle de la France dans le monde à travers la part de gloire posthume prise lors de la guerre d'Indépendance.

On débat à l'automne. Le préambule en huit articles, riche en références métaphysiques et morales, est inspiré du premier modèle. Le cœur de la constitution porte une autre marque, sans être une pâle imitation du texte américain de 1787. Le fait de confier tout le législatif à une assemblée, et surtout tout l'exécutif à un président à la fois chef de l'État et chef du gouvernement, élu directement par le suffrage universel, est l'emprunt majeur au système d'Outre-Atlantique. Le comité a par ailleurs nourri sa réflexion de la lecture des constitutions particulières de la Pennsylvanie et du Massachusetts avant de trancher en faveur du monocrémérisme.

Plus encore, l'Amérique est au cœur de l'Assemblée à travers le lyrisme des discours : « Quelque chose qui arrive, il sera beau dans l'histoire d'avoir tenté la République [...] d'enthousiasme, de modération, de fraternité [...] la République de Washington. Ce sera un rêve si vous voulez, mais cela aura été un beau rêve pour la France et pour le genre humain. » déclame Lamartine qui invite à trouver celui, qui à l'instar du premier président américain, acceptera docilement de sortir de charge à l'expiration de son mandat...

Le tour donné au texte français, adopté le 4 novembre 1848, engendre un processus mêlant démocratisation et nationalisme de puissance, tandis que choisir un seul homme chargé de conduire toute la Nation, voire de l'incarner, est bien différent du propos américain du moment. *A contrario*, loin de bâtir un régime présidentiel, le texte fondateur américain est marqué par un désir de balance des pouvoirs, dont les conflits peuvent être résolus par la Cour suprême. De surcroît, la vie politique d'Outre-Atlantique est alors davantage caractérisée par la prééminence du Congrès que par le primat de l'exécutif élu au suffrage universel, défendu à Paris par Lamartine : « Une assemblée est suspecte ; Une Nation est incorruptible comme l'océan [...] Que Dieu et le peuple se prononcent ! Il faut laisser quelque chose à la Providence [...] ». Les différences s'étendent même à l'essence de la souveraineté, car les constituants américains rejettent l'idée même d'une déclaration de droits, sur laquelle, pensent-ils, d'aucuns pourraient revenir.

Plus qu'une transposition hexagonale de la constitution américaine, le texte fondateur de la Deuxième République est un reflet du dialogue établi entre la France et les États-Unis au milieu du XIX^e siècle.

Martin Benoist



Alexis de Tocqueville (1805-1859). L'auteur de *De la démocratie en Amérique* participa au comité de Constitution formé au sein de l'Assemblée constituante élue en 1848.

Le puritanisme fondateur

■ Les Pères pèlerins, qui partirent au XVII^e siècle vers la Terre Promise d'outre-Atlantique pour y fonder leur "Cité sur la colline", figurent dans le panthéon national des glorieux ancêtres américains.

PAR EVELYNE NAVARRE

Pour comprendre le rôle particulier que la religion a joué dans ce moment fondateur, il importe, comme l'écrit Sébastien Fath⁽¹⁾ de faire un tour par l'histoire européenne: « En France et en Europe, depuis la fameuse diète de Worms au XVI^e siècle, c'est longtemps le principe de *cujus regio, ejus religio* qui a dominé: la religion du souverain est celle de son peuple. À chaque territoire, une foi donnée, une religion donnée. C'est donc la territorialisation des appartenances religieuses qui s'est imposée dans la culture européenne. L'Europe n'est sortie de cette culture que progressivement au XX^e siècle, et encore, avec des nuances diverses... Suivant cette logique de

territorialisation des appartenances religieuses, la concurrence religieuse sur un même territoire était, en principe, exclue. Si bien qu'en terme de marché, on peut dire globalement que c'est une culture de monopole qui a souvent dominé dans les pays européens... Cette prégnance d'un modèle de la conformité et du monopole a continué à marquer l'Europe tout au long du XIX^e siècle, tandis que dans l'Amérique que visite Tocqueville, c'est alors, au contraire, une extraordinaire pluralité qui domine, sous le sceau de la concurrence. » Pluralité certes, mais dans les premiers temps, au sein du seul monde protestant.

LES ÉGLISES ONT PRÉCÉDÉ LES INSTITUTIONS

Les États-Unis se sont construits sur le modèle de la société coloniale américaine des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans nombre d'établissements, les églises précédèrent les institu-

tions administratives et politiques, et les liens resteront profonds entre politique et religion. Dans son livre, *De la Démocratie en Amérique*, Tocqueville écrivait: « La plus grande partie de l'Amérique anglaise est pilotée par des hommes qui, après s'être soustraits à l'autorité du pape, ne s'étaient soumis à aucune suprématie religieuse. Ils apportaient donc dans le nouveau monde un christianisme que je ne saurais mieux dépeindre qu'en l'appelant "démocratique et républicain". Ceci favorisera singulièrement l'établissement de la république et de la démocratie dans les affaires ».

À l'origine, les colonies anglaises du Nouveau Monde furent peuplées par des protestants anglicans en Virginie, par des calvinistes dans le nord-est. Après qu'une trentaine de séparatistes, arrivés au nord à bord du *Mayflower*, ont fondé en 1620 Plymouth, l'anglicanisme acquiert en 1626 le statut d'Église officielle dans le sud. La « grande migration » puritaine commence ensuite, à partir de 1630. À bord de l'*Arabella*, qui vogue vers le Nouveau Monde, John Winthrop, futur gouverneur du Massachusetts, déclare à ses compagnons: « Nous devons considérer que nous serons comme une cité sur une colline et que les yeux de tous les peuples seront tournés vers nous. » La longue traversée de l'Atlantique est alors vécue comme un rite de passage pour des milliers de puritains, convaincus qu'ils sont le « nouveau peuple élu » et qu'ils ont pour mission de créer sa Nouvelle Jérusalem, loin du roi et des évêques. Dans les premiers temps, les laïcs jouent un rôle prééminent dans les premières communautés. Les Puritains n'instituent pas une théocratie, mais leur « république selon la Bible » s'inspire tout autant de la « *common law* » que de l'Ancien Testament. À la fin du XIX^e siècle, des historiens y verront l'origine de la démocratie américaine et opposeront la société européenne immobile, patriarcale, quasiment « féodale » à une société américaine jeune, nouvelle et

dynamique, confondue avec la communauté puritaine des premiers temps, perçue comme un exemple d'harmonie et de « *self-government* ». Bernard Bailyn écrit ainsi que « la loi et l'ordre, la liberté et l'égalité qui y régnerent en firent la terre d'élection d'une communauté politique fondée sur le consensus⁽²⁾ ». Il faudrait nuancer ce tableau idyllique car, dans les premiers temps, la pratique religieuse était limitée aux « saints visibles », ceux qui avaient fait l'expérience d'une nouvelle naissance spirituelle. Eux seuls assumaient le gouvernement des congrégations qu'ils encadraient étroitement. La création de nouveaux villages, strictement régie par des contrats, à l'image de celui signé sur le *Mayflower*, ne pouvait se faire qu'autour d'eux.

LE LIEN ENTRE ORIGINE ETHNIQUE ET RELIGION

Toute dissidence était proscrite et le pluralisme était étranger à ce monde qui considérait la liberté de conscience comme une menace. Les anglicans, les quakers, les baptistes ou les catholiques n'étaient donc pas les bienvenus. L'idéal de Winthrop d'une société parfaitement homogène fut remis en cause dès le XVII^e siècle, ce qui était inéluctable du fait de l'afflux de nouveaux immigrants et de la nature du protestantisme puritain, qui n'admettait nul intermédiaire entre Dieu et le fidèle. Des opposants à la politique religieuse du Massachusetts, jugée trop libérale, fondèrent la colonie du Connecticut. Des dissidents étaient contraints à l'exil et le pasteur Roger Williams, qui réclamait une séparation absolue entre les institutions politiques et la religion, dut s'enfuir pour créer la colonie de Rhode Island. Le Maryland devait être un refuge pour les catholiques mais ces derniers, trop peu nombreux, virent leur religion proscrite lorsque les protestants y furent devenus majoritaires. William Penn fonda la Pennsylvanie en 1681, mais les quakers ne vinrent pas en assez grand nombre pour peupler sa colonie. Il dut alors faire appel à des mennonites allemands, des frères



Une communauté d'Amish. Cette secte anabaptiste américaine, présente surtout en Pennsylvanie, a été fondée en Suisse vers 1693 par Jakob Amman. Elle s'est développée aux États-Unis, au XIX^e siècle, à la faveur de l'immigration d'origine allemande. Ses membres refusent les apports de la civilisation moderne.

moraves, des luthériens scandinaves, des amish alsaciens et des presbytériens écossais dont l'installation établit en Pennsylvanie un lien entre origine ethnique et religion qui se confirma ultérieurement aux États-Unis. Le XVIII^e fut marqué par le développement de cette diversité.

L'ESSOR DU PROTESTANTISME ÉVANGÉLIQUE

Le rationalisme des Lumières gagna les colonies d'Amérique, notamment grâce aux sociétés de pensée dont les membres correspondaient de part et d'autre de l'Atlantique. Dans le même temps, le méthodisme se répandit à partir de la Virginie. Des épisodes de « sursaut » religieux (*revival*)

survinrent à plusieurs reprises dès la fin du XVII^e siècle. Pour toucher les fidèles, des pasteurs adoptèrent un nouveau style de sermons, les « jérémiades », du nom de Jérémie, le prophète de l'Ancien Testament. Nostalgiques d'un âge d'or perdu, ils exhortaient les fidèles à prendre modèle sur leurs pères. Le premier grand « réveil » se développe ainsi entre 1730 et 1770. Le second intervient entre 1790 et 1840, dans les territoires de la Frontière où les prédicateurs attirent des foules immenses dans leur « *camp meetings* ». Ce sursaut de piété populaire explique l'essor du protestantisme évangélique qui s'oppose au rationalisme des Lumières. Inspirée par la religion civile imaginée par les pères fondateurs, la déclaration d'Indépendance adoptée par les treize colonies évoque les droits « *conférés par les lois de la nature et par le Dieu de la nature* » qui est celui des déistes. La constitution établit certes un mur de séparation entre les institutions et les Églises, mais la religion n'est jamais considérée comme une menace, elle a au contraire été longtemps vue comme une nécessité morale. ■



On reconnaît le Père pèlerin équipé de sa Bible et de son mousquet. Il est prêt à conquérir la nouvelle Terre Promise d'outre-Atlantique.



Jeau de Jean Leon Gerome Ferris (1863-1930) représentant la signature de l'accord conclu par les passagers *Mayflower*. Le navire quitta Southampton le 16 septembre 1620. Durant la traversée, les 41 chefs de famille engagèrent par un contrat mutuel (*Mayflower Compact*) sur l'organisation de l'établissement colonial à venir. Barqués près du cap Cod, ils fondèrent New Plymouth le 26 décembre 1620.

1. Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique. La religion de la Maison Blanche*, Le Seuil, 2004.
2. Bernard Bailyn, *Les Origines idéologiques de la révolution américaine*, Belin, 2010.